

Autour d'une réédition

« Quant à la bonne foi dont on s'est longtemps demandé si elle était exigée elle aussi, on sait qu'elle comptait un nombre de conditions depuis la découverte d'un papyrus de Strasbourg qui parle d'un possesseur dont la situation est consolidée s'il peut invoquer le bénéfice d'un juste motif de possession, si brève d'ailleurs que soit sa durée. »

(*Rome et le Droit Privé*, p. 286, Ed. Albin Michel.)

Une maison d'édition, Champ Libre, qui s'occupe de théorie radicale et publie parfois des textes révolutionnaires, réédite la brochure « De la misère en milieu étudiant ». Ce texte fut écrit en 1967, par le situationniste Khayati, à l'occasion des troubles de l'université de Strasbourg.

Khayati, qui démissionna par la suite de l'I.S., voit aujourd'hui dans cette réédition une opération commerciale douteuse. Il écrit à l'éditeur, Lebovici, pour lui exprimer son opposition.

Il fait ensuite imprimer un texte en le signant du nom de l'éditeur. Il l'envoie

au diffuseur de Champ Libre, la S.O.D.I.S., pour faire insérer la plaquette dans le livre. Mais la S.O.D.I.S. contacte Lebovici pour être sûre de l'authenticité du texte, ce qui était prévisible vu son contenu, et le coup rate.

Nous avons reçu les éléments de la correspondance échangée avant la réédition de la brochure.

Puisque nous le pouvons, nous les publions pour permettre un minimum de publicité au point de vue de Khayati, auquel Lebovici, tout en utilisant ses écrits anciens, refuse aujourd'hui les moyens de faire connaître sa position.

A propos de la réédition de « De la misère en milieu étudiant »

Voici d'étranges rumeurs qui sont capables d'intoxiquer les gens : puisqu'on se moque de moi, on se peut bien moquer d'un autre. Oui ! Sans demander l'autorisation à personne, j'ai pris, seul, l'initiative de rééditer la brochure intitulée : « De la misère en milieu étudiant... » publiée, voici dix ans, par les situationnistes.

D'aucuns se demandent naïvement : « Pourquoi reprendre commercialement un texte qui a eu le rare mérite de se diffuser par lui-même, dans divers pays et dans diverses langues, qui a trouvé tant de lecteurs sans la moindre publicité, qui a occasionné quelques dégâts dans l'Université, et qui n'a financièrement jamais rien rapporté à personne, jusqu'à ce jour ? » Je réponds : « Justement ! Pourquoi pas ? »

Ce texte, anonyme et libre de tout copyright, me semble être à la disposition de n'importe qui. Quel mal y a-t-il à ce que je sois ce n'importe qui ?

De fait, depuis l'effondrement de l'Empire romain d'Occident, il ne s'est pas trouvé un seul éditeur qui ait rendu, en si peu de temps, autant de services à la cause révolutionnaire, que moi. Des misérables, qui n'ont réussi ni dans le monde des affaires ni dans les affaires de la révolution, me reprochent aujourd'hui —

à moi qui n'ai jamais connu de frontières entre la bonne cause et la bonne soupe — de m'enrichir aux dépens de cette cause. Feint-on d'ignorer que j'ai souvent risqué mon argent pour diffuser les idées dangereuses ? Pourquoi les idées dangereuses ne courraient-elles pas parfois le risque de me rapporter un peu d'argent ? Les imposteurs ne devaient-ils pas s'envelopper dans les ténèbres le jour que j'ai produit *La Société du Spectacle* et que j'ai gagné le privilège de rééditer *l'Internationale Situationniste* ?

La médisance est venue me chercher jusque dans mon métier d'homme du spectacle. J'ai honte pour tous les gens de ma profession qui n'ont pas encore compris que, depuis mai 68, les temps ont changé et que la marchandise radicale, loin de saboter les affaires, peut — avec quelques risques, il est vrai — travailler à leur salut.

Un de mes amis, dont j'estime beaucoup le jugement, parce que c'est J.-P. Belmondo, et Louis de Funès, dont je prenais ordinairement conseil, m'avaient déjà prévenu contre les risques et les tracas de l'édition, et m'avaient conseillé de demeurer tranquillement aux Champs-Élysées. Seulement, voilà ! quoique je sois un homme d'affaires, je ne laisse pas d'être révolutionnaire par une manière qui est, à la vérité, difficile à expliquer, mais qui ne laisse pas d'être véritable, quoique je n'aie jamais réussi à la faire entendre à ceux avec qui j'en ai conféré.

Des esprits mal tournés et qui empoisonnent tout ont trouvé encore dans ma générosité de quoi porter atteinte à ma réputation. Ils disent que mes prétentions d'éditeur révolutionnaire sont fort éloignées de ma réalité d'imprésario, et que je n'ai été engagé dans l'édition que pour les mêmes motifs qui ont fait de moi « Monsieur 10 % du cinéma ». Je leur dis : « L'histoire jugera si mes intérêts peuvent, un jour, faire partie des affaires de la Révolution. »

Je me suis trouvé, certes, dans la funeste nécessité de gagner sans trêve de l'argent ; mais que l'on sache ce c'est dans l'unique but d'être de quelque utilité à une révolution qui, me libérant de cette odieuse obligation, me rendra à moi-même et aux miens.

Je sais que l'on dit à chaque quart d'heure, dans le public des envieux, que je ne comprends pas les livres que je publie, que je ne suis pour rien dans ce que fait Champ Libre et que, de surplus, je paie très mal mes employés. Mais, même les journalistes qui nous boycottent n'osent nier notre indiscutable contribution à la science de la publicité et à la précision des méthodes de récupération. On peut surprendre les esprits pour deux jours, mais il est difficile de les aveugler pour longtemps : ne croyez point aux médisances qu'on fait de moi ; j'irai si droit dans mon chemin, que si les bons révolutionnaires ne m'aiment de droit, au moins ils m'aimeront de bricole.

G. LEBOVICI,

Editeur, producteur et imprésario.

LEBOVICI (Gérard, Samy), Impresario. Né le 25 août 1932 à Paris. Fils de Jacob Lebovici, Représentant, et de Mme, née Marie Sarovici. Mar. le 24 avril 1971 à Mlle Floriana Chiampo (1 enf. : Nicolas). Etudes : Lycée Pasteur à Neuilly-sur-Seine. Carr. : Représentant en matières premières (1953-1960). Impresario (depuis 1960). Président-directeur général (1965-1972) de la société André Bernheim devenue (1967) la société Gérard Lebovici, Cogérant de la Société Artmedia (depuis 1972). Collection de livres. Adr. : prof., 37 rue Marbeuf, Paris (8^e).

Extrait du *Who's Who in France* 1973-1974.

**Lettre de G. Lebovici
à M. Khayati,
le 24 octobre 1976.**

Monsieur,

J'ai en effet décidé de rééditer « La misère en milieu étudiant », sans demander votre avis, pas plus que celui de son premier éditeur, l'U.N.E.F.

Si vous aviez été, en toute indépendance, le seul auteur de cet opuscule, je vous aurais tout de même répondu qu'il est inutile de vouloir jouer les Lukacs quand on n'en a même pas la notoriété, et que toutes ces tentatives de censure obscurantistes seront toujours à traiter avec le même mépris.

Mais vous savez bien que vous n'avez pas écrit tout seul ce texte, et surtout que vous avez agi dans cette affaire comme le délégué d'un certain mouvement et de quelques-uns des étudiants qu'il influençait à Strasbourg. Votre nostalgique prétention est vaine envers un document qui appartient à l'histoire, dont vous vous êtes fait oublier.

Nous ne vous reconnaissons aucune autorité pour dire pour quoi « ce texte n'est point fait ».

Ce sont les « garnautins » qui disaient alors que vous apparteniez vous-même à une puissance officielle (I.S. 11, page 30) ; mais ils se trompaient. Vous semblez aujourd'hui vouloir opposer, dans l'édition, « la forme commerciale officielle » et la forme commerciale dissimulée. Vous avez certainement vos raisons pour cela. On n'apprendra pas à quelqu'un qui a été marxiste que, dans une société de marchandises, une théorie critique ne peut entrer largement en contact avec des individus qu'en passant par le support d'un

objet qui se vend ; et les « nombreuses éditions sauvages » que vous applaudissez sont elles-mêmes commerciales dans toute la mesure de leurs moyens. Mais enfin, si vous évoquez précisément Champ Libre, je me consolerais en pensant que, puisque vous m'avez proposé, sans succès, d'y publier en compagnie d'un polygraphe de vos amis, M. Vaneigem, vous ne jugez pas ces éditions abusivement commerciales ; et en tout cas pas plus que d'autres. Vous savez très probablement que ce n'est pas pour un succès de commercialisme que Champ Libre est détesté et boycotté par la presse et le milieu intellectuel récupérateur.

On voit bien que ce qui vous plait dans l'édition «sauvage» de Düsseldorf où vous laissez présenter « La misère en milieu étudiant » comme rédigée par « Khayati, Vaneigem et autres », alors que vous savez mieux que personne que, contrairement à quelques autres, ce même Vaneigem n'en avait pas écrit une ligne. Et pourquoi ne pas aussi, tant que vous y êtes, ajouter comme auteur ce M. Jean-Pierre Bastid qui œuvre à présent dans une littérature qui voudrait vraiment faire de son mieux pour être rentablement commerciale ?

On voit bien que ce qui vous plait dans l'édition trilingue et franchement maspérisée de « La misère en milieu étudiant », publiée audacieusement par M. Viénet en 1972 dans une Bibliothèque asiatique sous la marque Champ Libre ; et pourquoi vous ne vous êtes pas « formellement » opposé à cette réédition : vous y étiez généralement mentionné comme propriétaire du copyright.

Vous postulez une sorte de division du travail entre, d'une part, d'estimables éditeurs «sauvages», à qui serait réservée la diffusion pour quelques pseudo-initiés — ou, comme à Düsseldorf, la falsification de certains documents critiques et révolutionnaires ; et, d'autre part, tout le reste de l'édition pleinement et simplement «commerciale» qui, symétriquement, ne serait que le lieu des travaux alimentaires plus ou moins honteux des ex-subversifs qui se sont petitement rangés. Mais personne ne croira cette irréalité pour vous faire plaisir. Vos carences ne sont pas des lois générales de l'histoire.

Et maintenant vous tentez, vous, de vous identifier à la « conscience de classe de notre époque ». Si quelqu'un doit avoir quelque chose à craindre de cette conscience, et de ses moyens pratiques, tout porte à croire que c'est vous.

G. LEBOVICI.

**Réponse de M. Khayati
à G. Lebovici,
le 29 octobre 1976.**

Les galipettes dialectiques contenues dans la lettre qu'un de vos concepteurs publicitaires vous a fait signer ne pourront jamais rien changer à votre seule et unique réalité de marchand. Je constate seulement que vos éditions m'attribuent ou me contestent la rédaction de la « Misère » selon que vous êtes aux pieds de l'un ou l'autre de mes camarades. C'est probablement cette position confortable qui vous autorise aujourd'hui à vous identifier fièrement au cadavre d'un certain mouvement.

Pour le reste, il est malsain de causer théorie avec un marchand de soupe, et absurde de s'expliquer avec une signature.

Mustapha KHAYATI.

LA GUERRE SOCIALE

revue trimestrielle

numéro 1

ABOLITION DU TRAVAIL SALARIÉ

Le travail salarié devient la seule forme d'activité productive que le capital laisse aux hommes. Il faut des années de dressage pour qu'ils acceptent de perdre le tiers de leur temps en travaillant et de gâcher les deux autres tiers pour se remettre